

QUELQUES CHEFS FRANÇAIS A VERDUN



Le général français Philippe **PÉTAİN** (né en 1856), commandant de la 2^{ème} Armée, réorganise de la défense de Verdun, de fin février 1916/mi-avril 1916.

Un grand chef, apprécié de la troupe, soucieux du moral du « poilu » dans l'effort et la souffrance.

Parlant des « boches »,

« Courage, on les aura... »



Le général français Robert Georges **NIVELLE** (né en 1856), commandant de la 2^{ème} Armée à Verdun de la mi-avril 1916 à décembre 1916.

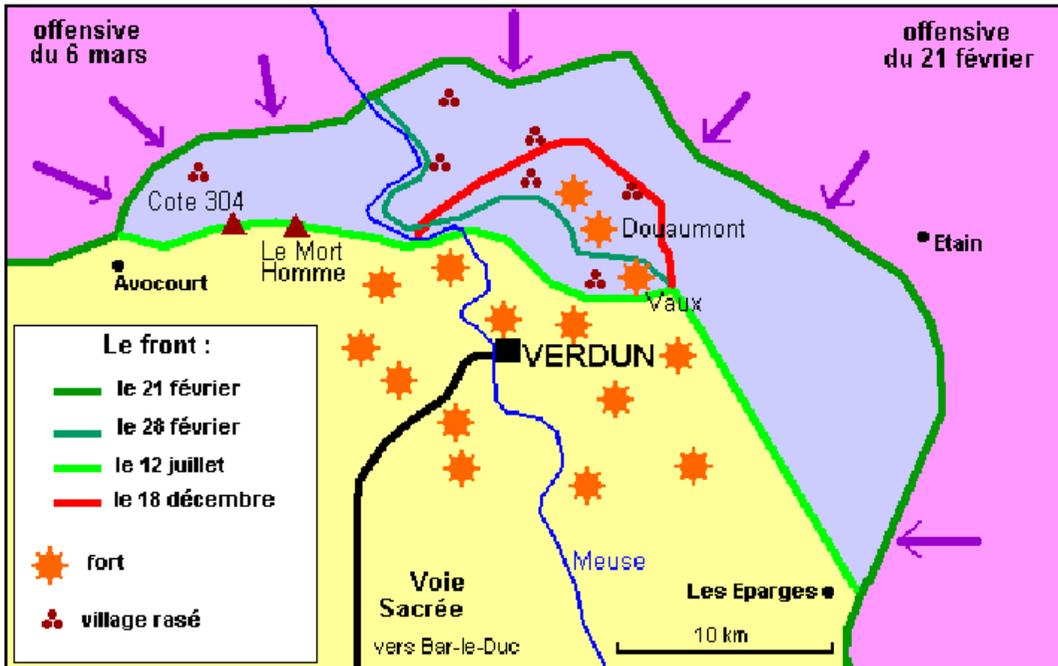
Repousse définitivement les allemands au-delà de la ligne des forts (Vaux, Douaumont,...)



Le général français Charles **MANGIN** (né en 1866), sous les ordres du général Nivelle, participe brillamment en octobre 1916 à la reconquête du terrain perdu.

Adepte de l'emploi de la Force noire (les soldats africains originaires de l'Empire français).

VERDUN, 1916



LA BATAILLE DE VERDUN EN CHIFFRES APPROCHES

Le lieu de la bataille : moins de 40km de large sur 10 de profondeur

L'artillerie : au plus fort de la bataille :

- Allemands, 2200 canons de tous types.
- Français, 1900 canons de tous types.

Entre 50 et 60 millions d'obus tirés

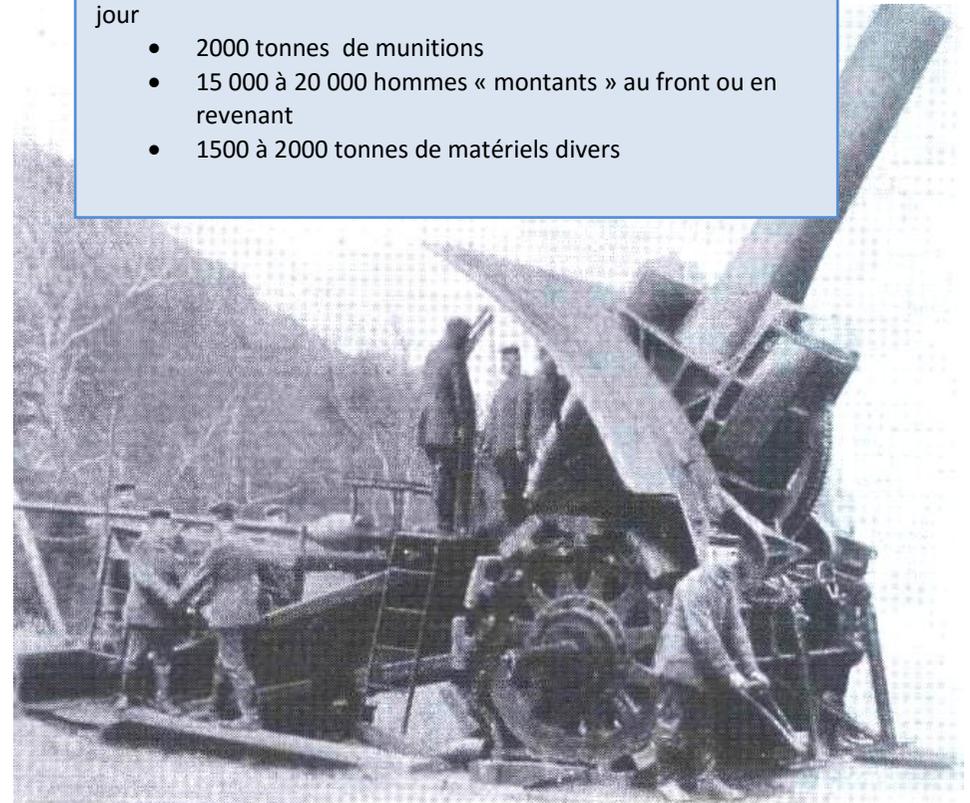
Les pertes humaines (estimation) : 80% sont dues à l'artillerie

- Françaises : Tués, 60 000 – Disparus, 100 000 – Blessés, 200 000
- Allemandes : Tués et disparus, 145 000 – Blessés, 190 000

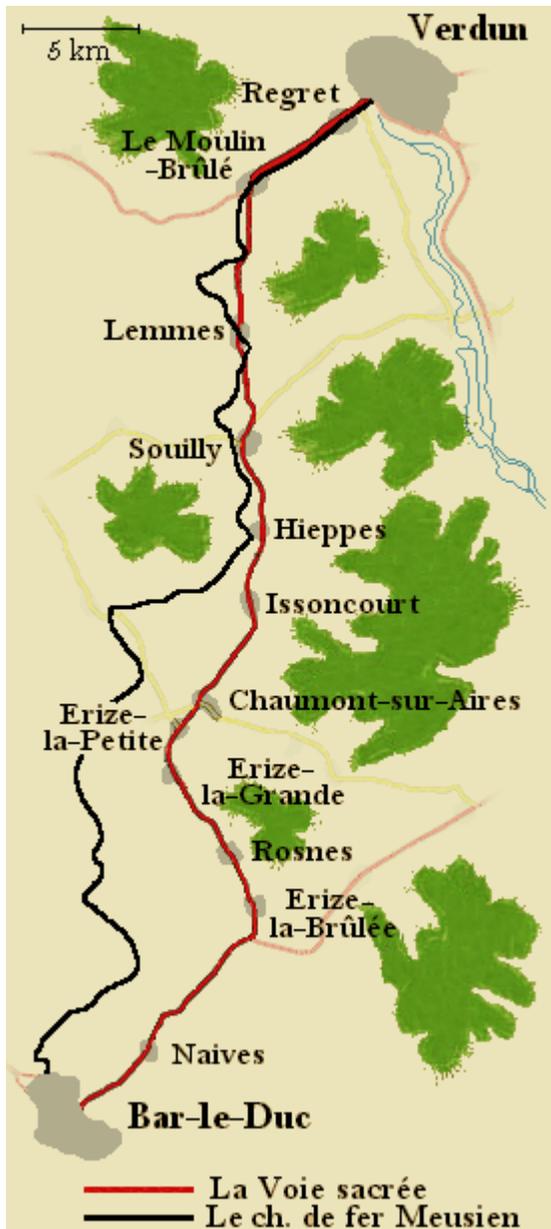
Espérance de vie au front : deux semaines ?

« L'alimentation » de la bataille (estimation) côté français, par jour

- 2000 tonnes de munitions
- 15 000 à 20 000 hommes « montants » au front ou en revenant
- 1500 à 2000 tonnes de matériels divers



LA VOIE SACREE



Ce nom a été donné par Maurice Barrès à la route qui allait de Bar-le-Duc à Verdun pendant la bataille en permettant le ravitaillement en hommes, en vivres et en munitions. Cette route avait été élargie à 7 mètres, ce qui permettait le passage de trois voitures de front. Ainsi, pouvait-on organiser une chaîne sans fin, de camions montants et descendants, sans fermer la route aux véhicules plus rapides. Les consignes étaient sévères : un poids lourd ne pouvait en doubler un autre véhicule et tout véhicule, objet d'une panne était immédiatement poussé au fossé. Aucun stationnement sous aucun prétexte n'était toléré. Une commission régulatrice automobile était chargée de la discipline de la route, les problèmes à résoudre étaient les suivants :

- faire acheminer dans la région de Verdun environ 2000 tonnes de

munitions par jour, en moyenne

- transporter les vivres et matériels divers nécessaires aux grandes unités (100 tonnes par division) et ceci à prévoir pour 15 à 20 divisions

- assurer le transport des troupes montantes et descendantes, prévoir 15000 à 20000

hommes par jour

- procéder à l'évacuation de tout matériel de toute nature existant dans la région de Verdun.

Le petit chemin de fer Meusien « tortillard » ne permettait au maximum que 800 tonnes par jour.



21/22 février 1916, témoignage du Docteur Léon BAROS, aide-major au 217e R.I. :

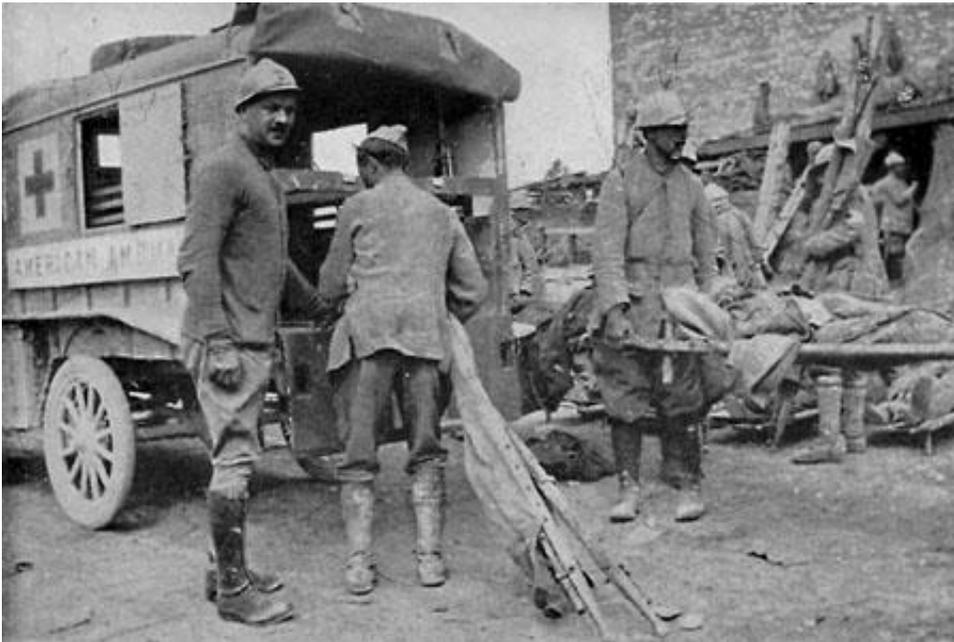
" Les premiers blessés sont apportés et il en arrive de toute part. Tout est occupé jusqu'aux moindres recoins. C'est l'engouffrement par toutes les ouvertures de ces pauvres poilus qui tombent dans nos bras, hébétés, hagards, les yeux figés par l'horreur qu'ils ont vue et les traits contractés par la souffrance surhumaine qu'ils éprouvent.

L'un, entre autres, est dans un état pitoyable de prostration et d'anéantissement. Sentant l'urine et les matières fécales, et dégageant une odeur de cadavre. Ce pauvre diable, blessé par des éclats d'obus qui lui ont broyé la cuisse est restée pendant deux jours à moitié enfoui dans le trou que l'obus meurtrier avait creusé, contre le cadavre d'un de ses camarades, tué à côté de lui.

J'ai vu l'un des soldats couvert d'une telle quantité de poux, que les différentes parties des pansements en étaient envahies jusqu'aux plaies.

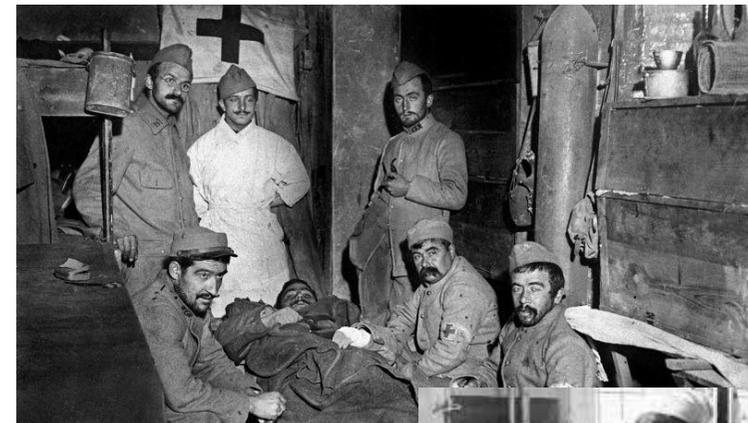
C'est une vraie boucherie pleine de sang et de râles. Près d'une bougie, l'aumônier, les mains pleines de sang, n'arrête pas de panser les blessures.

Je dors debout, du moins je somnole, je vis comme un automate. Mon blessé pousse des cris horribles et d'autres encore, hurlent comme des forcenés. Les cris de souffrance nous masquent une canonnade formidable.



Journée du 5 août 1916, nouvelle attaque allemande sur le fort de Souville. Témoignage d'Etienne-Justin RAYNAL, sergent mitrailleur au 81e R.I. :

" De nombreux blessés se massent près de la redoute de l'ouvrage de Thiaumont croyant y être plus en sûreté et se font tuer là par les obus. Près d'un blessé qui vient dans notre direction tombe un gros obus. Un cadavre en décomposition est soulevé par l'explosion à plusieurs mètres de hauteur et, en retombant, s'écrase sur le blessé. Le malheureux vient vers nous en courant. Il est tout couvert de débris humains et dégage une odeur insupportable. Nous lui crions d'aller au poste de secours, car nous n'avons rien



pour le soigner. Il passe devant nous, en hurlant et s'en va au hasard ; il a sans doute perdu la raison. Quelques instants après, un jeune approvisionneur

de notre compagnie saisit une hache et s'en va dans la direction des Allemands en criant : "Je veux tuer des Boches, il faut que je tue des Boches." Le malheureux avait lui aussi perdu la raison. "



VERDUN, L'EVACUATION DES BLESSES

LE COMBATTANT ALLEMAND, « LE BOCHE »



VERDUN, CHAMP DE BATAILLE



LA BATAILLE DE VERDUN, il y a 100 ans déjà...

QUE RETENIR DE CETTE GRANDE « EFFUSION SANGLANTE » entre français et allemands, qui puisse nous être utile aujourd'hui ?

Tout ça pour gagner ou conserver une centaine de km² ?

Le courage du « poilu » et de son adversaire « le boche » ?

L'esprit de camaraderie et la solidarité de groupe ?

Mourir en défendant sa Patrie, cela vaut-il le coup ?

La fierté de s'être bien battu pour la France ?

Le sentiment du devoir accompli jusqu'au sacrifice suprême ?

La capacité des nations à mobiliser des moyens énormes pour tuer lorsqu'elles pensent qu'elles sont dans leur bon droit ?

La nécessité, pour une nation, de se battre, si elle ne veut pas disparaître ou être asservie ?

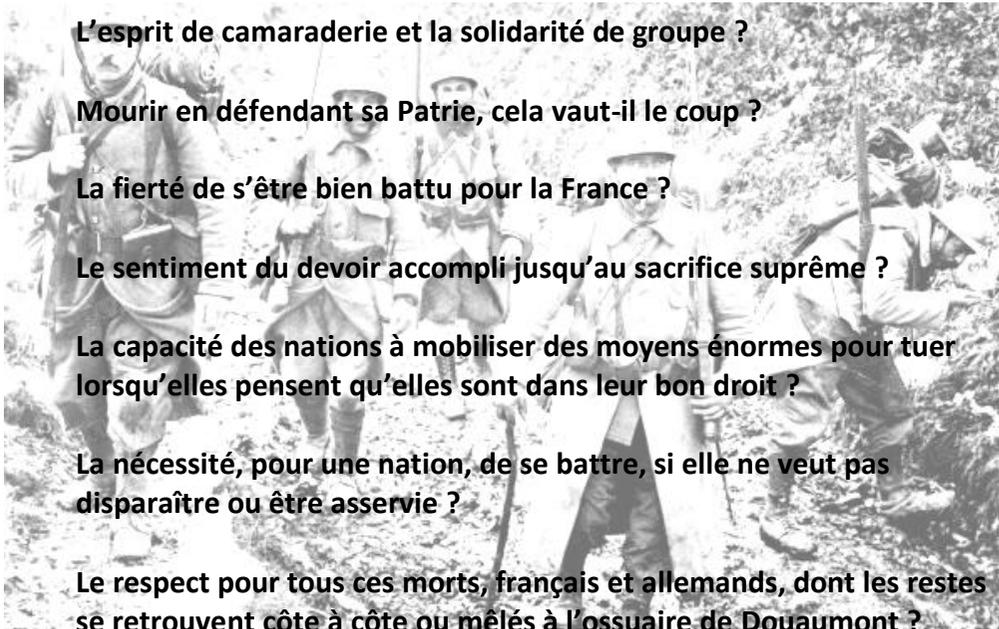
Le respect pour tous ces morts, français et allemands, dont les restes se retrouvent côte à côte ou mêlés à l'ossuaire de Douaumont ?

La grandeur de l'homme capable de se dépasser ?

La folie des hommes ?

Défendre son pays, la France, par les armes, est-ce juste ?

Pour vivre libre, serais-je prêt à me battre ?



FIER D'ÊTRE FRANÇAIS

RESPECT POUR TOUS CES VAILLANTS ET COURAGEUX SOLDATS

OEUVRER POUR LA PAIX

SE BATTRE AVEC COURAGE
POUR DÉFENDRE SON PAYS SI NÉCESSAIRE

COHESION NATIONALE

